

Le libertaire

Rédaction :
Administration : N. FAUCIER
22, rue des Prairies, Paris (20^e)
(Chèque postal : N. Faucier 1165-55)

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE-COMMUNISTE

EN ATTENDANT GERMINAL

Ce jour-là mon ami était découragé ! Nous ne sortirons jamais, dit-il, de ces durs jours de froidure... De ces jours mauvais, de ces jours cruels de neige et de gel. Le printemps ne viendra jamais...

— Mais si, répondit doucement une voix. Mais si, Germinal viendra à son heure. Il y aura des bourgeois épauvouis aux arbres et des brins d'herbe surgis de terre qui promettent des moissons. Il y aura du soleil et des fleurs, de la clarté et de l'espoir. Et cela est certain autant qu'on peut être certain de quelque chose en ce monde.

— Quelle incorrigible optimiste vous faites, bougonna mon ami.

* * *

Ce jour-là mon ami était découragé :

— Nous ne sortirons jamais de cette époque, reprit-il, de cette époque laide et bête. Nous y crèverons. Que sont donc devenus ces rêves d'une humanité libre et fraternelle ? Voyez donc les gens autour de vous, ces prétentieuses brutes, ces lamentables imitations de « gens très malins ». Jamais bétail humain ne s'est montré plus digne et plus désireux au fond, d'être mené à coups de trique. De là le succès des dictatures de tout genre. Les leçons les plus tragiques n'ont servi de rien, ni les menaces qui pèsent sur l'avenir le plus proche. Ces gens veulent être gouvernés, exploités, spoliés, massacrés. Ils ont le goût et le respect de la force oppressive et s'estiment supérieurs s'ils peuvent marcher sur les pieds d'un voisin plus faible. Nous ne sortirons jamais de cette époque laide et bête.

— Mais si, répondit la douce et calme voix, mais si, nous en sortirons. C'est entendu, les gens sont ce qu'ils sont, ce que les circonstances et la mode du temps les ont faits. Songez aux héros qui se sont proposés à leur admiration : le poilu, l'embusqué et le profiteur, le milliardaire américain, le dictateur fasciste ou bolchevik. Songez à la puissance suggestive de ces images de violence brutale ou de roublardise crapuleuse. Ils se sont laissé imposer ces goûts-là. Pour un temps, car dans tout cela et dans tout ce qu'il est convenu d'appeler « l'esprit moderne », et qui commence à dater, presque tout est idées conventionnelles et « chiqué ». Les sentiments sincères et humains se réveilleront. Germinal viendra, et il le faudra bien. Vous ne pensez peut-être de même pas que l'humanité va se résigner à périr dans les guerres d'extermination qu'on lui prépare. Vous ne croyez pas que les salariés se plieront passivement à des méthodes d'exploitation chaque jour plus « rationalisées ». Vous ne pensez pas qu'ils continueront à se laisser diviser par les politiciens pour la plus grande force de ceux qui les grugent. Vous ne pensez pas que les peuples accepteront de payer indénimment tribut aux profiteurs de la guerre et aux tripoteurs de l'après-guerre. Et vous voyez bien aussi que tant d'horreurs, de vilenies et de scandales, de la Russie rouge à l'Italie fasciste en passant par la France de M. Poincaré finissent tout de même par ébranler le prestige des régimes autoritaires.

— Peut-être, après tout, grommela mon ami.

* * *

Ce jour-là, mon ami était découragé :

— Que voulez-vous que nous fassions ? dit-il. Autrefois nous avions des guides éprouvés, des théoriciens de tout repos. Nous les aimions, nous les admirions, nous les vénérons. Et, au moment décisif, alors qu'il fallait prendre parti contre la sanglante stupidité de la guerre, lorsqu'il fallait appeler le prolétariat à s'unir pour s'en délivrer, nous les avons eus contre nous. Ils étaient deux ou trois qui avaient fait beaucoup pour fonder nos doctrines. Et nous nous sommes trouvés avec eux dans le conflit le plus flagrant et le plus irrémédiable. Nos adversaires s'en gaussonnent. Notre propagande en souffre. Jamais, nous ne nous relevions d'un pareil coup.

— Mais si, fit la douce et calme voix, mais si. Certes, il est douloureux que de tels hommes n'aient pas su saisir l'oc-

Pour le droit d'asile

Depuis huit jours déjà, nos camarades Loréal et Odéon mènent la campagne dans le Midi de la France. D'une ville à l'autre, ils portent la bonne parole et les revendications des proscrits, traqués par la police et les ambassades.

Et, déjà, l'opinion publique s'émeut de nos appels. Inlassablement, nous devons continuer, clamer partout la détresse de ceux qui ont dû fuir devant les persécutions sanguinaires des fascismes.

Intensifions donc notre propagande par tous les moyens. Il nous faut l'activité et le dévouement de tous pour cette cause si juste et combien humaine.

Que nos amis redoubent d'efforts : qu'ils comprennent qu'il faut que nous mettions en déroute les valets de la réaction.

Appliquons-nous de toutes nos forces à cette œuvre de haute solidarité, car, déjà, les gouvernements, touchés, réagissent en ayant clamé à tous les échos leurs exactions, leurs vilénies, leur arbitraire, ils entendent se défendre ! Hier, c'était un tyranneau d'une petite ville de Seine-et-Oise qui interdisait notre meeting. Demain, si nous n'y prenons garde, c'est notre campagne que l'on essaiera d'étouffer.

Plus que jamais à la veille de la victoire à peu près certaine, nous sonnons le ralliement de toutes les bonnes volontés, de tous les dévouements.

Nos Meetings en Province

AIMARGUES

Samedi 12 janvier à 20 h. 30.

LA CIOTAT

Lundi 14 janvier à 20 h. 30, salle du Théâtre Municipal.

TOULON

Mardi 15 janvier à 17 h. 30, salle de l'Appolo, boulevard de Strasbourg.

LA SEYNE

Mercredi 16 janvier.

LYON

Vendredi 18 janvier à 20 h. 30, salle Emile-Zola, à l'Unitaire, 127, rue Boileau.

CLERMONT-FERRAND

Samedi 19 janvier, à 20 heures, salle de la Maison du Peuple, place de la Liberté.

THIERS

Lundi 21 janvier, Bourse du Travail.

LIMOGES

Mardi 22 janvier, salle des Conférences.

ORLEANS

Vendredi 26 janvier.

NOS MEETINGS dans la Région Parisienne

GROUPE DES 13^e ET 14^e

Jeudi 17 janvier, à 20 h. 30, 4, avenue Jules-Ferry, MALAKOFF.

Orateurs : FERANDEL, de l'U. A. C. R.; BESNARD, de l'Entraide; SUZANNE LEVY, avocate; JANIER, de la R. P.

Un délégué de la Ligue des Droits de l'Homme.

Jeudi 24 janvier, à 20 h. 30, VILLE-JUIF.

Orateurs : FERANDEL, de l'U. A. C.; JANIER, de la R. P.; JUHEL, de la C. G. T. S. R.; LE PEN; un délégué de la section locale de la Ligue des Droits de l'Homme.

A tous ceux qui aiment notre « U. A. C. R. », nous demandons de nous aider. Qu'ils nous donnent des munitions !

(En 3^e page, les comptes rendus de nos meetings en province.)

LA QUESTION INDIGÈNE

Peu de gens s'arrêtent à l'examen de la question indigène ; on semble affecter de s'en désintéresser presque complètement, pour insignifiants le régime oppressif et les mesures draconiennes que subissent des millions de malheureuses victimes de notre « civilisation » et ignorer avec une obstination aveugle, les cris de profond désespoir que poussent les quelques rares révolutionnaires de l'émancipation indigène.

Il faut reconnaître que la complexité même du problème, ses multiples aspects rendent cet examen aride et peu séduisant ; d'autre part, les informations que nous recevons des colonies sont très souvent irrégulières, tronquées, dénaturées, et ceux-là seuls qui pourraient fournir des relations exactes de la misère indigène sont soigneusement éliminés de la vie sociale activée ou proprement « étouffés » par l'Administration, quand ils ne sont pas incarcérés et mis à l'ombre pour de longs mois.

Bien que la Presse et le Parlement s'efforcent de vanter et à lounger les vertus de nos colonisateurs, il apparaît avec une lumineuse évidence que l'indigène, bien loin de trouver le moindre bénéfice à l'intervention du français dans sa vie économique et sociale, n'a pu, au contraire, que déplorer son imminence à main armée.

Le législateur lui-même, si libéral qu'il soit, feint de vouloir paraître, s'est ingénier à faire de l'indigène la bête de somme tailvable et corvéeable à merci, que l'on peut impunément piller, rançonner, rosser et tuer ! Le fouillis inextricable des lois et des décrets, si préjudiciable déjà aux laborieux de la métropole, ensemble si inique qui fait partie intégrante du système capitaliste actuel, prend sa véritable signification lorsqu'il a son application en terre coloniale.

Si nous est parimonieusement accordé, de ci, de là, quelques rares libertés en France, il n'en existe pas aux colonies et il suffit d'ouvrir le moindre manuel de législation coloniale pour s'en rendre un compte parfaitement exact. C'est ainsi, et pour ne prendre qu'une seule des faces du chaos cher aux forbans barbaresques, que les droits politiques de l'indigène sont à peu près nuls, de par la volonté formelle même des faiseurs coquins des deux chambres. Il faut tout d'abord distinguer :

a) Les Français d'origine, c'est-à-dire les personnes venues de France aux Colonies pour s'y établir, ou leurs descendants nés aux colonies ; ceux-là bénéficient de tous leurs droits politiques à l'exception des militaires en activité, déclarés inaptes par les lois militaires de 1889 et 1905 ;

b) Les étrangers, c'est-à-dire les personnes venues de France aux Colonies pour s'y établir, ou leurs descendants nés aux colonies ; ceux-là bénéficient de tous leurs droits politiques à l'exception des militaires en activité, déclarés inaptes par les lois militaires de 1889 et 1905 ;

c) Les indigènes.

Je vais examiner ici quelle est la situation faite à cette dernière catégorie d'individus. L'indigène, par suite d'une politique restrictive échouée, est soigneusement tenu à l'écart de toute activité politique, éliminé et rejeté dans les ténèbres extérieures comme incapable. Il n'est pas, en effet, citoyen français, mais seulement « sujet français ». Ce distinguo qui est bien subtil, est cependant la source d'une vasteuperie, d'une escroquerie absolument éccrante dont l'indigène fait tous les frais.

En principe (et en fait, pourrions-nous ajouter) le sujet français n'a aucun droit politique, pas même celui de suffrage aux assemblées locales. Par contre, et c'est la raison non-sens qui démontre l'arbitraire de nos méthodes colonialistes, il doit l'impôt, l'obéissance aux lois, à charge par le gouverneur de la colonie de lui faire l'aumône de quelques charges bénéficiaires fort minimes.

Ces quelques charges distribuées parcellièrement et particulièrement aux créatures astries aux pro-consuls de la métropole, ne confèrent, du reste, qu'une activité politique fort restreinte. On concorde à l'indigène le droit de discuter de ses intérêts avec le colon, mais non des intérêts de la colonie, ce qui est un déni de justice véritable et un abus certain. Car, ainsi qu'il appert des constatations faites par de courageux défenseurs de la vérité, le petit colon n'existe pour ainsi dire pas aux colonies.

V. Spielmann démontre dans son ouvrage : « Les Grands Domaines Nord-Africains » comment le petit colon a toujours été évincé de la terre qu'il occupait, et comment d'immenses étendues de territoire sont devenues propriétés de sociétés capitalistes au détriment de l'indigène d'abord et du petit colon laborieux ensuite. L'un et l'autre amenés à donner leur effort à la fructification de la propriété mercenaire, dans l'impossibilité où ils se trouvaient de faire prospérer la leur.

Mais ce n'est point là le sujet que j'ai entrepris de traiter.

L'indigène, sujet français, n'ayant aucun droit politique, pourrait revendiquer le titre de citoyen français soit par la naturalisation individuelle ou la naturalisation collective. C'est, évidemment, obtenir des preuves de loyauté à bon marché en forçant la main à l'indigène, car s'il acquiert la nationalité française, il se trouve, ipso facto, dans l'obligation de satisfaire aux exigences des lois métropolitaines qui démontrent précisément ce que tolère, admet ou ordonne la loi musulmane (le Koran).

C'est donc une fumisterie manifeste que cette offre de la France à l'indigène d'accueillir la nationalité française.

Pris dans ce cercle vicieux, ou devenir citoyen de la métropole en contrevenant aux lois musulmanes, ou renoncer aux droits politiques du citoyen français en conservant la loi Koranique, l'indigène préfère s'abstenir. Son fatalisme islamique l'y aide et il croit que, Allah, consacrant par son mutisme, un état de choses qui lui est préjudiciable, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Et de cette abstention, fataliste découlé naturellement de l'exploitation forcée du « sidi » par l'Européen, à des salaires de famine (5 à 6 fr. par journée de 10 à 12 heures de travail), et dans des conditions d'insécurité et d'inconfort révoltantes.

Quant aux droits individuels, ils comprennent trois grandes classes :

- a. — La liberté individuelle avec, pour corollaire, la liberté du travail ;
- b. — La propriété individuelle ;
- c. — L'égalité civile devant les lois, les peines et les juridictions.

Il est évident que cela constitue les droits individuels théoriques, car en fait, il n'y a absolument rien qui puisse être une sauvegarde pour l'indigène, de ses droits imprimcriptibles.

De nombreux correctifs entrent en ligne de compte, qui ne sont pas toujours le fait d'une législation inhumaine, mais l'observation quasi rituelle et la consécration, jusqu'ici sans appel, d'usages ayant force de loi.

L'esclavage proprement dit a été aboli par lois et décrets s'échelonnant sur une période d'un demi-siècle (S. t. c. de 1855 : Décret 12, XII, 1905). La corvée, qui est une forme à peine déguisée de l'esclavage, est la fourniture, par l'indigène, à l'Etat, d'un nombre à déterminer de journées de travail, sur simple réquisition des pouvoirs publics et en vue de l'intérêt général. La corvée affecte ainsi la forme d'un impôt assez identique aux prestations. Nous laissons à penser ce que doit être la corvée, combien il est facile aux pouvoirs publics de réunionner, selon leur bon plaisir, et combien est illusoire l'appréciation d'intérêt général qui en est le prétexte habillé.

La liberté individuelle de l'indigène se trouve donc très restreinte du fait de l'instauration des valets de la métropole dans la vie indigène ; quant à la liberté de travail qui en constitue, paraît-il, le corollaire, je n'étonnerai personne en affirmant que le « sidi » est l'être le plus féroce exploité qui soit, et cela, pour des salaires dérisoires. En outre, n'oubliez pas que le blanc a une très haute estime de soi-même et qu'il méprise et hait profondément l'indigène qui lui a toujours été présente et qu'il présente toujours comme un être paresseux et souillé de toutes les tares imaginaires.

En ce qui concerne la propriété individuelle, elle est un leurre et tous ont présentes à la mémoire les scandaleuses expropriations dont se sont rendus coupables certains de leurs colonisateurs, expropriant de leurs terres des tribus des Ouled-Sidi-Brahim, de 4.600 hectares de terres sous l'œil bienveillant du Préfet d'Alger et la bénédiction du gouverneur décorant le spoliateur, et la séquestration de 50.000 hectares de terres des Hachem, canton de Bordjou-Arreridj.

Enfin, l'égalité civile devant les lois... qui est tout un poème mais qui laisse profondément rêveurs les indigènes à qui l'on n'en parle, car ils se souviennent certainement du parti-pris de ceux qui les ont jugés ou ont été appellés à apprécier leur témoignage, pour des questions d'intérêt privé.

Le pouvoir de la justice pour des délits de moindre importance, délégué à des caïds, chefs de douars, achetés à grand renfort de terres usurpées ou de Légions d'honneur distribuées avec le cérémonial qui frappe l'imagination des foules, est aussi arbitraire et oppressif pour l'indigène que l'est le moindre tribunal correctionnel en France pour un salarié trop subversif.

« Les caïds exploitent, écrit encore Spielmann, aussi bien les travailleurs citoyens français que les sujets français des colonies. » Ils sont là, comme d'autres aill-

Militants ! Anarchistes ! Sympathisants

C'est à votre intention que nous publions

En deuxième page :

DES ABONNEMENTS

pour

LE LIBERTAIRE

Pour le Droit d'Asile

UN GRAND MEETING

organisé par

leurs de fidèles chiens de garde du capitalisme et de la propriété.

En résumé, l'indigène à qui l'on est allé porter les bienfaits de notre civilisation (1) se trouve être l'individu le plus absolument exploité, honni, vilipendié, esclave qui existe.

Le prétexte (car décidément, tout n'est que prétexte dans les raisons qui nous sont officiellement fournies) en est, selon un certain Jules Rouanet (étude parue dans "la Dépêche Algérienne", de juillet à novembre 1922), aux antipathies ethniques, car "malgré une certaine mais seulement apparente unité de croissance, les races disparates qui se coulent en Afrique ne s'aiment pas et ne se confondent pas".

Il faudrait cependant bien ne pas prendre tous les habitants de la métropole pour des ignorants ! La France n'est-elle pas elle-même un conglomerat de diverses peuples bien dissemblables, Ibères, venus en Europe par le Nord de l'Afrique et s'établissant en Gaule sous le nom d'Aquitains ou Vascons ; Celtes très différents des Ibères, venus en Occident par les régions septentrionales de l'Europe ; Kymris, Grecs-Phocéens, venus d'Asie-Mineure pour ne citer que les origines les plus primitives et les plus lointaines.

Lors des grandes émigrations, les descendants de Sigovèse, chef cette ne s'établissent-ils pas en Asie-Mineure, formant la tribu des Galates, après avoir envahi la Macédoine, ravagé la Thrace, pillé le Temple de Delphes ? Y a-t-il ici et là et existant encore, une telle antipathie ethnique entre les différents descendants de ces peuples migrateurs ?

La vérité est tout autre. Toutes les mauvaises et fausses raisons que l'on nous sert ne sont destinées qu'à masquer les vrais sentiments des coloniseurs officiels. Que l'on ne vienne pas nous parler des bienfaits de notre culture aux colonies, quand un indigène, l'Azabi, pouvait écrire dans la "Tribune Indigène Algérienne" du 25-2-1928 : "... 9/10e de nos enfants ne vont pas à l'école ; ceux qui se sont présentés n'ont pu être admis faute de place. Ils rouent toute la journée dans les rues, prennent ainsi de très mauvais exemples préjudiciables à leur avenir..."

La vérité est qu'il faut que la France impérialiste se ménage d'importantes réserves de chair à travail et de chair à canon. Chair à travail, courbée sous le joug et la botte, peinant de l'aurore au crépuscule pour d'infimes salaires ; chair à canon qui défendra une fois encore le droit et la Civilisation, parce que, sujets français, les indigènes n'auront que des devoirs et des obligations et point de droits ! Défendons, nous, les opprimés de nos colonies. Défendons contre les forbans de la colonisation et aussi un peu contre eux-mêmes. Car il importe qu'ils secouent non seulement le joug de la Métropole, mais aussi celui que leur imposent leurs marabouts et la plupart de leurs caïds, gorgés d'argent français et traitres à la cause de l'émancipation indigène.

Qui's agitent l'étendard vert de la révolte, mais pas pour retourner plus fanatiques qu'à auparavant sous la coupe de leurs pasteurs musulmans.

Qui's brisent leurs chaînes, toutes leurs chaînes ; et libèrent enfin, et leur corps des griffes de la marâtre métropole, et leur esprit de l'emprise du muezzin.

La est le prix de la liberté ! Est-ce si cher ?

GAVARD-PF 'PO.

Grand Meeting de Solidarité en faveur de

Louis-Paul VIAL

Lundi 14 janvier, à 20 h. 30, Salle de la coopérative, 11, rue des Laitières, à Vincennes.

ORATEURS

PIERRE BESNARD, du Comité de Défense sociale ;

M^e DEJEAN, avocat de Vial ;

JANIER qui, à Lyon, connaît Vial.

TRAVAILLEURS ! pour faire cesser cette monstruosité, pour rendre à la société celui qui est et fut toujours un honnête homme, un grand pacifiste, assistez nombreux à ce meeting.

PROPOS d'un PARIA

Le métier d'avocat, nous le savons, même à tout et surtout à la politique. Lorsqu'un avocat réussit à se faire nommer député, il accroît dans des singulières proportions l'importance de ses affaires. Ministre, ou ex-ministre, voire même ex-président de la République, ses prétentions deviennent énormes — demandez-le au "baron" Millerand — et d'importants groupements financiers ou industriels n'hésitent pas à lui confier un "emploi" d'avocat-conseil où il n'a d'autre besogne d'encaisser à date fixe des appointements considérables.

Je ne veux pas chercher pouille à ces messieurs du barreau. Il y en a parmi eux de très dévoués, même désintéressés et nous en connaissons qui, à chaque occasion, n'hésitent pas à nous prêter le concours de leurs connaissances juridiques et de leur éloquence. Il n'est pas besoin de citer de noms. Ceux-là se reconnaîtront.

Dernièrement encore, une centaine d'entre eux, signaient une protestation en faveur de la suppression de l'expulsion par voie administrative. Voilà certes un bon mouvement dont je ne puis que les féliciter. Mais, où je les plains, c'est lorsqu'ils sont obligés de prendre la défense des fripouilleux qui composent habituellement les conseils d'administration des sociétés financières et que les hasards de leur métier, les exigences de la concurrence mêlent à expliquer leurs opérations devant la justice bourgeoise.

C'est ainsi que nous voyons un avocat toujours dévoué à la cause des opprimés prendre la défense d'un ancien ministre qui, sans doute parce qu'il avait eu en mains, les finances de la France, avait désappris à gérer les siennes, un autre soutenant devant les tribunaux les intérêts des plus stiefs aigrefins au bourse, etc., etc.

Ce sont là les exigences de la profession on est avocat ou on ne l'est pas. Mais ce qui est admirable et où je veux en venir, c'est de voir un journal qui se prétend révolutionnaire clamer à tous les échos que "Maitre Untel", député du parti des masses et avocat d'affaires important, a réussi de prendre la défense d'un escroc quelconque par simple souci de propriété morale. Ce serait du dernier comique si de penser que des milliers de bons bourgeois certes, mais combien naïfs, avaient comme patin, de semblables calamités, ne nous plongeait dans un océan de perplexité.

Ah ! si ce parti, dit des masses, déclara qu'aucun de ses membres ne pourra plus devenir député, ni être avocat, peut-être réussirait-il à se donner une allure révolutionnaire, et à nous faire prendre au sérieux ces soi-disant cas de conscience qui ne sont qu'hypocrites déclamations démagogiques.

Et ce serait vraiment une belle preuve d'attachement à la cause prolétarienne qu'ils semblaient défendre que de voir tous les "maîtres Untel" abandonner leurs clients bourgeois pour se consacrer à l'unique défense des persécutés.

N'y comptons pas trop... cependant !... — Pierre Mualdès.

AVIS IMPORTANT

En raison de la dissolution de la Librairie Internationale, et pour préparer l'ouverture de la LIBRAIRIE DU MILITANT, la vente est suspendue. Seuls ne seront fournis que les ouvrages intéressants la propagande. Nous prions les camarades de patienter quelques jours, nous leur ferons connaître prochainement la date d'ouverture de la LIBRAIRIE DU MILITANT.

NOTE DE LA REDACTION

Les camarades sont invités à envoyer leur opiniion pour le lundi au plus tard.

QUESTION MAL POSÉE

Il s'agit de la questionangoissante de la guerre, à laquelle tous les gouvernements se préparent fièreusement, tout en déclarant bien haut ne vouloir poursuivre que des buts pacifiques.

La presse bourgeoisie mondiale accuse surtout la Russie de chercher à allumer le feu dans le monde entier, alors qu'en dépit d'une propagande fanfaronne les dictateurs de là-bas ne connaissent que trop leur impuissance militaire. Si les armées tsaristes, malgré les milliards fournis à jet continu par les Alliés n'ont pu se faire battre, la Russie bolcheviste sans argent et travaillée par une crise aigüe à l'intérieur, ne saurait à plus forte raison envisager une conflagration, ou le nouveau régime sombrerait presque certainement.

À son tour, la presse communiste prétend partout que tous les Etats capitalistes — comme si le régime de l'U. R. S. S. n'était pas capitaliste aussi ! — armant contre la Russie. En réalité, ce ne leur serait pas chose facile de porter la guerre à travers l'Allemagne et les Etats balkaniques dans l'empire de M. Staline. Quant à tenter à nouveau l'expérience des Wrangel, Kolchak et Denikine, si elle n'a pas réussi dans des conditions autrement favorables la possibilité même de semblables tentatives paraît aujourd'hui douteuse.

Non, le danger est ailleurs que dans une guerre déclarée à la Russie ou engagée par elle. En tout cas, à Berne, nos militaristes ne déclarent pas craindre l'invasion russe. C'est un tout autre danger qu'ils prétendent envisager de la part d'Etats dont ils proclament d'ailleurs la solide amitié !

La paix de Versailles — inique au plus haut chef — a laissé de fâcheuses répercussions partout, sans compter que les empires coloniaux sont agités plus que jamais. Les minorités nationales étant toutes fort maltraitées, les haines nationales sont exacerbées. Ajoutez un décret mal déguisé de fascisme chez toutes les bourgeoisie et il y en a plus qu'il n'en faut pour démontrer l'instabilité menaçante de la situation actuelle.

Que faire donc ? Nous avons eu une discussion rétrospective sur ce qui s'est passé en 1914 d'un intérêt très relatif. Plus une erreur est lourde, plus il devient difficile pour ceux qui l'ont commise de la reconnaître. Ce qui importe, c'est la nouvelle situation qui nous a été faite, les développements qu'elle peut avoir, la propagande et l'action que nous entendons mener en vue d'une nouvelle catastrophe, toujours possible, l'attitude à garder et le rôle à jouer par nous si elle venait malheureusement à se produire.

— Les événements, dira-t-on, sont plus forts que les plus beaux programmes. Il ne s'agit pas de s'en donner un, puisque, pour finir, nous ne pourrons agir que d'après des possibilités qui nous demeurent inconnues.

— Soit, mais à moins d'être fatalistes, nous sommes tenus de travailler à quelque chose, d'avoir et de poursuivre un but. D'autres ne sauront s'employer avec nous qu'à ce que nous aurons su bien exposer et faire connaître. Or, une première constatation qui s'impose, est que le monde entier demande aux gouvernements de faire la paix, alors que la guerre n'est que déclarée par les gouvernements, ceux qui la font matériellement sont les peuples.

Ne déplacons donc pas la question, et tout en houpillant sans cesse les hommes au pouvoir pour leur évidente mauvaise volonté doublée de mauvaise foi, c'est aux peuples que nous devons nous adresser pour les gagner à notre cause de la paix. Fort malheureusement, ils se trouvent divisés en vainqueurs et vaincus mais il devient de plus en plus évident que les vainqueurs ne se trouvent pas logés à meilleure enseigne que les vaincus. Certes, il y a chez les uns un peu plus de gloire, chez les autres un peu plus d'amertume, et la presse immonde s'en sert pour maintenir les divisions, mais, tout compte fait, le monde entier se trouve y avoir perdu. Et il en sera de même au cas d'une nouvelle guerre.

Dès lors il faut bien nous dire que si nous n'arrivons pas à convaincre les sacrifiés, à plus forte raison les sacrificateurs ne sauront nous écouter. Nous ne tompons contre tel ou tel gouvernement qu'en prévision que son peuple lui obéira. C'est dire que nous persisterons à espérer quand même des gouvernements ce que nous désespérons obtenir des peuples. La situation est vraiment paradoxale, mais elle s'accorde bien avec la mentalité gouvernementale presque universelle. Pour qu'il en fût autrement il faudrait cette mentalité anarchique qui, hélas ! est bien loin d'exister au sein des masses.

Les gouvernements ne peuvent que vouloir le militarisme et la guerre contre les peuples et ces derniers logiquement ne devraient vouloir que le désarmement et la paix contre les gouvernements. Mais la croyance en l'absolu nécessité gouvernementale fait que les sujets ne sont armés que pour leurs maîtres, alors que les maîtres n'arment que contre leurs sujets. Les maîtres agissent en somme conformément à la logique de leur situation : les sujets, par contre, entièrement à rebours. Et nous persisterions à vouloir convaincre ceux qui n'ont pas d'intérêt à nous écouter, au lieu de nous adresser directement aux masses pour qui la paix est l'intérêt suprême ?

La question de la paix veut le soulèvement de tous les peuples contre tous les gouvernements, ainsi que n'ont jamais cessé de le conseiller les anarchistes.

POUR LE MOUVEMENT ANARCHISTE

Des abonnements pour le Libertaire !

Allons-nous vers les 1.500 abonnés ?...
... ou bien vers la catastrophe ?

Seraient-ils les pessimistes qui avaient raison ? Devant les résultats de la semaine qui vient de s'écouler, on sera tenté de le croire et on reste anéanti, navré... 8 abonnés nouveaux, seulement !... quand il en fallait 50, dès cette semaine, pour atteindre les 1.000 !... C'est désastreux...

Nous avons dit et redit, pourtant, les raisons pour lesquelles le journal avait besoin d'un nombre d'abonnés imposant pour assurer la stabilité de son budget. Nous avons expliqué et développé quels étaient les moyens les meilleurs d'agir avec certitude pour recruter des abonnés nouveaux. Nous n'y reviendrons pas.

Mais nous devons poser à nouveau la question : Les lecteurs de ce journal, les anarchistes révolutionnaires de ce pays, veulent-ils, oui ou non, nous aider à trouver les 548 abonnés nouveaux — puisque nous voici, avec bien du mal, arrivés à 952 abonnés — qui porteront à 1.500 le chiffre, minimum indispensable, des abonnés de "Le Libertaire" ?

Et, en langage clair, la réponse à cette question se traduit ainsi : Faut-il pourvoir équilibrer son budget et de l'appuyer sur les ressources régulières et certaines que lui apporteront 1.500 abonnés. Le Libertaire SE VERRA CONTRAINTE DE NE POINT PARAITRE RÉGULIÈREMENT CHAQUE SEMAINE.

Est-ce cela que désirent les camarades ? Et cela, c'est ce que nous appelons la catastrophe ! Est-ce vers elle que les anarchistes qui apporteront 1.500 abonnés, le m'entendent, veulent nous amener ?

Il est singulier — et il est décevant pour ceux qui restent sur la brèche de constater que les compagnons ne sentent point que, dans l'époque actuelle, notre effort devrait se déculper, alors que par le manque de moyens, nous allons être obligés, sinon de l'abandonner, du moins de le réduire considérablement.

Et moins que jamais, cependant, nous ne devrions envisager cette hypothèse. Une besogne énorme nous sollicite : Tout un mouvement à redresser ; toute une propagande à entreprendre et développer ; des campagnes d'une urgence absolue et d'une nécessité immédiate, dont celle pour l'abonnement.

Envoyez-nous des listes d'abonnés possibles à qui nous ferons, pendant quelques semaines, un service gratuit d'essai.

Réclamez-nous des carnets d'abonnement.

TARIF DES ABONNEMENTS :

Un an : 22 fr. ; 6 mois : 11 fr. ; 3 mois : 5 fr. 50

Voir le bulletin d'abonnement en 4^e page

Pour que vive le Libertaire

Subscriptions reçues du 27 décembre 1928 au 7 janvier 1929 :

Amis du "Libertaire" : Guillon, Paris, 5 ; Groupe du 15^e, 22 ; Beltramini, 10 ; Henriette, 2 ; Raoul, Collin, 5 ; Jean Vasseux, 5 ; Marguerite, Mathieu, 10 ; René Redon, 10 ; Robert Mignot, 10 ; Guillon, Paris, 5 ; Guillemaud, 10 ; deux copains de Corsair, 12 ; deux copains de Cosne, 20 ; Pierre Leroy, 10 ; Treguer Jean, 7 ; groupe du 15^e, 23, 25 ; Colin, Raoul, 5 ; Jean Vasseux, 5 ; un vieil Anar, 15 ; Raoul, 5 ; Jean Vasseux, 5 ; Ruchaud Paul, 5 ; Louise Jourdan, 5 ; A.O.S.P. versement de décembre 200 ; Groupe coopératif de Sartrouville, 121 francs 20 ; J. M. Esperanto, 3 ; Reliquat caisse du 10^e, 19^e et 20^e, 23, 25 ; N'importe, 2, 50 ; Person, 4 ; Gravé, 5 ; Apdal, 1, 75 ; Béchar, 3 ; Ton corps est à toi, 2 ; Gouttoire Pierre, 5 ; Filiole Anatole, 4, 50 ; Terrasson, 5 ; Bonnau, 4 ; Croton, 3 ; Aladénise, 5 ; X, 170 ; Moreau, 5 ; Fontaine, 2 ; Claude, Houlles, 28 ; Beaumard, 2 ; Conlet, 8 ; Dhélias, 4 ; Gavard Puelo, 3 ; Ernest, 2 ; Luvet, 4 ; Vidal Joseph, 9 ; Demicheli, 3 ; Rouger, 3 ; Fontana, 2, 70 ; Hoche Meurant, 5 ; Y, 10 ; Lestimble, 10 ; Martin, 4, 50.

Total de cette liste : 947 10.

Une souscription permanente est nécessaire pour assurer la parution régulière de notre journal. Camarade, n'oubliez pas d'envoyer ton abo, si minime soit-elle, à N. Faucier, chevalier postal Paris 1165-53, 72, rue des Prairies (20^e).

tre nous et la voiture attaquée, nous coups de celle-ci.

D. — Lorsque vous et Doggy Bruno êtes arrivé à l'auto à la banque, êtes-vous retourné vers Hale Street où se trouvaient Guinea Oates et San Marco avec votre auto ?

R. — Oui, immédiatement.

D. — Doggy et vous, êtes-vous monté dans l'auto ?

R. — Non, nous ne montâmes pas en voiture. Seul, Doggy y prit place. Je restai derrière un arbre.

D. — Pourquoi êtes-vous resté derrière un arbre ?

R. — Pour indiquer l'arrivée de la voiture à dévaliser.

D. — De l'endroit où vous étiez, pouvez-vous voir parfaitement Broad Street en direction de la place d'où l'auto devait arriver ?

R. — Oui, très bien.

D. — Vous avez dit avoir entendu un bruit de glace brisée après la fuite de la voiture de la White Company. Pourriez-vous dire ce qu'il y avait de cassé ?

R. — Je ne sais pas, peut-être un pare-brise, je ne pourrais l'affirmer.

D. — Où étiez-vous assis, au moment de votre fuite de Bridgewater ?

R. — Sur le siège arrière.

D. — A votre injection « Haut les

CHOISISONS NOS COMPAGNES

(Nous n'avons pas en écrivant ces lignes la prétention d'innover en la matière : Le sujet a déjà, à plusieurs reprises, été traité. Il n'est cependant pas inutile d'y revenir. Il en est de certains sujets comme la réclamation célèbre : « Enfonsez-vous bien ceci dans la tête », au risque de passer pour fastidieux nous n'hésitons cependant à traiter à nouveau la question.

En effet, il convient d'examiner les causes qui déterminent le marasme du mouvement émancipateur en général. S'il ne s'agissait que de nous occuper de notre mouvement spécifique ; le mouvement anarchiste, il conviendrait d'examiner les causes particulières — et elles sont multiples — qui font que nous nous débattons péniblement dans une situation dont ceux qui nous ont précédé portent une lourde responsabilité.

Mais là n'est pas le sujet ! Nous visons plus haut : La propagande émancipatrice en général.

Hélas, il faut bien le constater — au risque de se dresser contre nous certaines « féministes » — la femme est en l'état actuel des choses un des formidables obstacles à la propagande révolutionnaire.

Oh ! j'entends bien la réplique, que ne vont pas manquer de faire certaines de nos camarades femmes, piquées à tort d'ailleurs, dans leur amour-propre. Soit, ne vont-elles pas manquer de répondre, nous voulons bien vous concéder que la femme en général est réfractaire aux idées d'émancipation, mais à qui la faute ? N'est-ce pas l'homme qui, dans les différentes sociétés qui se sont succédées, a été le maître absolu. N'est-ce pas lui qui a forgé les lois. N'a-t-il pas courbé sous son joug la pauvre femme lui déifiant bien souvent toute personnalité, la considérant plus comme un accessoire unique destiné à la reproduction de l'espèce, que comme son égale. Au surplus — ne manqueront pas d'ajouter nos charmantes compagnes — s'il est vrai que si les femmes en général ne sont pas d'ardentes révolutionnaires avouent entre nous que les hommes ne leur sont pas — dans cet ordre de choses tellement supérieurs.

Et nous risquerions si nous les suivions sur ce terrain, de nous engager dans une polémique à n'en plus finir. Si tel était le résultat de cet article je préférerais de suite abandonner la plume.

Non nous n'avons pas l'intention de discuter à perte de vue, à savoir si la femme est inférieure ou supérieure à l'homme. Nous disons supérieure, puisque certaines féministes prétendent que la femme est telle par rapport à ce pauvre bipède du sexe laid.

Non, il suffit des frontières entre les peuples, n'y en ajoutons pas entre les sexes. Pour nous anarchistes, il est bien entendu que la femme est notre égale, ayant les mêmes besoins, devant jouir des mêmes avantages ; en un mot avoir en toutes choses les mêmes droits que l'homme.

Mais ceci dit, il n'en reste pas moins que la femme est, soit pour les causes que nous avons citées plus haut, soit pour d'autres causes que nous ne voulons pas analyser ici — un obstacle à notre propagande d'émancipation sociale.

L'expérience des militants, acquise au cours de nombreuses années de lutte ne le démontre-t-il pas.

Quel est celui d'entre eux qui n'est pas heureux, en allant chez tel ou tel camarade, à la mine rebattante de la compagnie le recevant comme « un chien dans un jeu de quilles... », étant considéré par elle comme celui qui vient débaucher son « mari » (ce qui ne serait pas flatteur pour ce dernier si c'était vrai). Parce qu'en effet, celui qui ne fréquente pas les réunions que parce qu'il est « entrainé » est un bien tiède militant. Et que nous avons nous assisté à ces scènes de ménage, le soir ou le camarade, victime de la vindicte patronale rente au logis avec son sac.

Et les soirs d'hiver où, harassé par les longues marches, dues à la recherche d'un emploi introuvable il rentre à la maison quelquefois découragé, que ne lui fait-il pas entendre. Toujours le même répertoire de reproches. Non seulement non trouvant pas chez lui le réconfort qu'il serait en droit d'attendre, mais rendu au contraire responsable direct de la misère qui sévit au foyer, l'ouvrier cède et va rejoindre l'immense armée des résignés. Encore un militant de perdu dont bien souvent on ignorera la cause déterminante.

D. — Les personnes attaquées par vous continuaient-elles le feu ?
R. — Je ne pourrais pas dire de quel côté le feu cessait en premier.

D. — Que faites-vous après la fuite de la voiture attaquée ?
R. — Nous sautâmes en auto et nous enfumâmes.

D. — Vous avez parlé d'un garage à Needham, dans lequel vous auriez pénétré pour y voler des numéros ? Dans quel but ?
R. — Pour les mettre au dessus des notres afin de dénistre les recherches.

D. — Les bandits en auto usent-ils généralement de ce procédé ?
R. — Oui.

D. — Combien d'hommes y avait-il sur le siège avant de la voiture attaquée ?
R. — Un seul, juste le chauffeur, je crois.

D. — Combien d'hommes y avait-il à l'intérieur ?
R. — Deux.

D. — Savez-vous combien d'hommes de la voiture attaquée possédaient des armes et en firent usage contre vous ?
R. — Je ne saurais dire si tous trois ou deux seulement étaient armés. Je crois cependant que les deux hommes de l'arrière étaient armés et probablement le chauffeur aussi.

D. — Connaissez-vous B. Vanzetti ?
R. — Non, monsieur.

R. — Connaissez-vous tous les Italiens du bas monde de New-England ?
R. — Non, pas tous, mais la plupart.

D. — Parmi vos connaissances dans ce monde, savez-vous s'il en était qui connaissaient Vanzetti avant cet attentat ?
A. — Non, je ne les ai jamais entendus parler de lui.

D. — Quand avez-vous appris que Vanzetti avait été arrêté pour l'attentat de l'auto de la White Shoe Company ?
R. — Lorsque Moore (1) vint me voir à la prison d'Atlanta en 1920 ou 21, je ne sais plus exactement.

(1) Avocat du Comité Sacco-Vanzetti.

Pour le droit d'asile

(Suite de la première page)

UN MEETING EST INTERDIT À CARRIERS-SUR-SEINE

Le groupe de Bezons nous communique :

Le maire radical-socialiste de Carreras-sur-Seine a interdit notre meeting pour le droit d'asile qui devait avoir lieu, samedi dernier, 5 janvier, à 20 h. 30. Peu avant l'heure choisie, le Café qui nous avait loué sa salle était bouclé hermétiquement et quelques « pandores de la mobile » étaient placés dans les parages. Force fut donc de remettre le meeting à une date ultérieure.

Il va sans dire que nous n'avons pas dit notre dernier mot et nous espérons que « Théodore », le « bon républicain » qui préside aux destinées de la commune, s'en mordra sous peu les doigts, ainsi que le patron de la salle : son complice.

Nous relevons le gant et, dès maintenant, pour protester contre l'attitude mussolinienne du « bon maire républicain », nous organisons une

GRANDE DEMONSTRATION

qui aura lieu dans le jardin de la Mairie, le dimanche 29 janvier, à 14 h. 30.

Pour la bonne réussite de cette protestation, nous comptons sur le concours des camarades syndicalistes et anarchistes de toute la région parisienne.

Le Groupe anarchiste communiste de Bezons.

Nos meetings en Province

BORDEAUX

Le jeudi 4 janvier, le meeting du Comité de droit d'asile s'est déroulé à l'Athénée.

Antignac présida et souligne que la dictature policière devient de plus en plus arrogante. Il compare le temps où le droit d'asile était sacré et notre époque où règne l'arbitraire et le mouchardage.

Odéon rappelle les résultats des campagnes entreprises par le Comité du droit d'asile. La bataille contre les expulsions administratives, par son sens général, intéressera les hommes de cœur, sans distinction d'opinion. Par la tenacité, le Comité du droit d'asile aura obtenu satisfaction.

Lapeyre, documents en mains, cite des cas d'arbitraires qui sont le fait de policiers horribles.

Mais il faut surtout prendre les choses comme elles sont et parer au plus pressé. C'est donc à nos jeunes camarades que nous nous adressons aujourd'hui. A ceux qui arrivés au carrefour de leur vie, cherchent la lutte que nous menons ne vise pas seulement à affranchir le sexe masculin de la servitude, mais qu'elle profite surtout à la femme doublement esclave des lois en général, de l'homme en particulier.

Besogne ingrate, certes, mais à laquelle il ne faut pas faillir.

Mais il faut surtout prendre les choses comme elles sont et parer au plus pressé. C'est donc à nos jeunes camarades que nous nous adressons aujourd'hui. A ceux qui arrivés au carrefour de leur vie, cherchent la lutte que nous menons ne vise pas seulement à affranchir le sexe masculin de la servitude, mais qu'elle profite surtout à la femme doublement esclave des lois en général, de l'homme en particulier.

Bebeauvois avocat du Secours Rouge se déclare solidaire de la compagnie entreprise.

Basse de la C. G. T. entretient l'auditoire du sort douloureux des émigrés. Il faut lutter pour obtenir en faveur des étrangers le droit de syndiquer, le droit de vivre solidaire des travailleurs de ce pays. La C. G. T. luttera en faveur du droit d'asile.

L'ordre d'après orateur stigmatisa les dictatures sanglantes. La police internationale traque nos compagnons proscrips ; à nous de savoir exiger le respect du droit d'asile. Les travailleurs, les producteurs sont chez eux, partout où ils se trouvent.

Dix ans après la guerre, il ne doit plus y avoir place pour des « sentiments » xénophobes qui jettent les hommes les uns contre les autres. Les pauvres n'ont pas de patrie, leurs ennemis se sont les maîtres de partout.

La séance est levée sans que les invités n'aient pu prendre la parole donnée par Mirande aux membres des organisations de gauche furent relevées.

TOULOUSE

C'est dans une salle assez bien garnie, malgré la température inclemante, que s'est tenu notre meeting.

Après que le camarade Tricheux eut ouvert la séance par une brève allocution, Odéon exposa comment, en présence des événements était apparue la nécessité impérieuse de créer un Comité de Défense du Droit d'Asile.

Il dit que grâce au dévouement des camarades, la campagne contre les expulsions administratives s'annonçait sous les plus heureux auspices. Il dit en substance que nous pouvons avoir dans le couronnement de nos efforts, si nous savons être perséverants.

Puis c'est Fournes de la B. S. Tricot, confédéré qui rend hommage aux anarchistes que l'on trouve toujours au premier rang de la bataille lorsqu'il faut protester contre une injustice ; il nous assure que cette campagne le trouvera toujours à nos côtés, car l'arbitraire des expulsions administratives est trop révoltant, trop insupportable et nous devons de toutes nos forces nous employer à le faire cesser.

Autre progrès italien, membre de la Ligue des Droits de l'Homme, Pedrini, que nous avons tous reconnu au long de la campagne Sacco-Vanzetti, est venu ajouter aux noirs, ses protestations vibrantes d'enthousiasme.

Puis c'est Forgues de la B. S. Tricot, confédéré qui rend hommage aux anarchistes que l'on trouve toujours au premier rang de la bataille lorsqu'il faut protester contre une injustice ; il nous assure que cette campagne le trouvera toujours à nos côtés, car l'arbitraire des expulsions administratives est trop révoltant, trop insupportable et nous devons de toutes nos forces nous employer à le faire cesser.

Autre progrès italien, membre de la Ligue des Droits de l'Homme, Pedrini, que nous avons tous reconnu au long de la campagne Sacco-Vanzetti, est venu ajouter aux noirs, ses protestations vibrantes d'enthousiasme.

Un réfugié espagnol se joint aux précédents orateurs pour nous dire, ému, la douleur et la lamentation de ses frères en France, qui fuient les vexations du Primo, sont si souvent victimes de la répression policière.

Puis c'est Loral qui dévoile la collusion de la police française avec les gouvernements de dictature, l'impossibilité pour les étrangers de vivre en France s'ils se refusent à s'asservir au « filo » ; il dit le danger qui menace le prolétariat français s'ils se désintéressent du sort qui est fait dans cette république et se laissent entraîner dans cette république un peu à la folie au pied des libertés d'enfant. 48 ouvrit large les portes aux proscrips : auant guerre, les nihilistes étaient légion à Paris, qui pouvaient venir à dénoncer ce qu'ils passent pour avoir noué, à retirer les sorts qu'en les accusent d'avoir jetés. — Le fronton est nœillé et les troupeaux ont la gravelle ? La tête est endolorie et l'estomac embarrasé ? Un de ces coquins survient, offre d'évincer le démon — comme cela se trouve... il est de ses amis particuliers ! Il le chassera Belzébuth par Belzébuth. Les insectes ravagent les emblayures ? Le remède est tout trouvé : qu'un Couroumba se mette à quatre pattes et bouge comme un veau.

... La famille entière assistait à l'inauguration des labours, à laquelle présidaient deux ou trois Couroumbas. L'un posa sur le terrain une pierre qu'il couvrit de leurs sauvages ; en se prosternant, il l'encensa, l'aspergea avec le sang d'un bouc. Puis il saisit la charrue, la conduisit pendant une minute ou deux et passa la main au paysan ; après quoi, il se retira, emportant la tête de la bête sacrifiée. A la moisson, pour se payer de ses services, il charge autant de gerbes que son dos peut porter ; et après dépiquage, il réclame le soixanteième pour sa part et portion.

Les augustes fonctions qu'ils remplissent aux Quatre-Temps badagases ne les empêchent point de jouer en d'autres occasions les rôles de mimes, sauteurs, flûtiens, prétre et bouffon, filou et artiste, personnage complet. Les pauvres Badagas ont imaginé de lui faire boire du lait en certaines occasions, persuadés que ce breuvage si blanc et si pur, sorti des flancs d'une vache, honnête créature, lui blanchira l'âme, lui inspirera la candeur. Le Couroumba se laisse faire, il nous rappelle et les sauvages Thessaliens auxquels les civilisés de l'Antiquité attribuaient des effrayants pouvoirs, et ces Juifs du moyen âge dont le nom infecta longtemps le démonisme, ces Juifs que le synode d'Elvira interdit aux fidèles d'appeler pour incanter les champs. Pendant plusieurs siècles, les chrétiens se glissaient aux plus sombres réduits des ghettos, y consultaient les périclantes et discours de bonne aventure, quelque parce que passant pour crucifier le Christ. Longtemps le mire juif fut préféré à tous autres : car il était réputé malin en alchimie, en astrologie, en magie noire. L'Ancien Testament, tant en hébreu qu'en latin, passait pour un grimoire redoutable.

Contemplez ces prêtres et mendians des jungles, ces jeteurs de sorts et rebouteux, ces tire-laine et histrions : gardez-les dans votre souvenir. Ces humbles ancêtres des castes sacerdotales font comprendre pourquoi les ministres des autels, malgré la respectabilité, les énormes pouvoirs et la toute-puissante influence qu'ils ont su gagner, n'ont pas lavé la tache originelle.

Ceux-là même qui s'agenouillent devant eux les croient corbeaux de malheur, siégeaux de mauvaise augure ; craignent de les rencontrer, de les avoir pour compagnons de voyage. Le peuple a le vague, mais ineffaçable souvenir que passant pour crucifier le Christ. Longtemps le mire juif fut préféré à tous autres : car il était réputé malin en alchimie, en astrologie, en magie noire. L'Ancien Testament, tant en hébreu qu'en latin, passait pour un grimoire redoutable.

Contemplez ces prêtres et mendians des jungles, ces jeteurs de sorts et rebouteux, ces tire-laine et histrions : gardez-les dans votre souvenir. Ces humbles ancêtres des castes sacerdotales font comprendre pourquoi les ministres des autels, malgré la respectabilité, les énormes pouvoirs et la toute-puissante influence qu'ils ont su gagner, n'ont pas lavé la tache originelle.

Ceux-là même qui s'agenouillent devant eux les croient corbeaux de malheur, siégeaux de mauvaise augure ; craignent de les rencontrer, de les avoir pour compagnons de voyage. Le peuple a le vague,

mais ineffaçable souvenir que les oracles qu'ils rendent aujourd'hui au nom des anges de lumière, ils les avaient délivrés indans par un soupirail de l'enfer. Ces serviteurs du Très-Haut, il se rappelle les avoir connus suppôts du diable, et se méfie. Il se méfie... mais plus il se méfie, mieux il est dupé.

(Les Primitifs.)

PRÊTRES

Donc, le Couroumba est un jeteur de sorts. Il a maléfici la géline qui crève de la pêche, il a enguignonné le veau qui ne profité pas, maraillé la vache qui maigris. Un homme vienne à mourir, sa maladie est le fait de ces abominables. Un jour, Tadas et Badagas se réunirent pour les exterminer, mais les maudits échappèrent dans les bois. Redoutés de tous, ils ont tout à redouter ; leur vie est en danger perpétuel. A chaque instant, une bande irritée peut les assailler, impatiente de venger quelque prétexte méfait. Nul d'entre eux qui n'ait été maltraité, quelque peu lopidé. Autant de sévices, autant de titres d'honneur ; ils sont flattés qu'ils voudraient bien posséder. Comme les sorciers normands, ils aiment mieux passer pour exercer une industrie de fripons, que de laisser croire qu'ils font un métier de dupe ». Flattés de la mauvaise réputation dont ils jouissent, ils s'offrent à dénouer ce qu'ils passent pour avoir noué, à retirer les sorts qu'en les accusent d'avoir jetés. — Le fronton est nœillé et les troupeaux ont la gravelle ? La tête est endolorie et l'estomac embarrasé ? Un de ces coquins survient, offre d'évincer le démon — comme cela se trouve... il est de ses amis particuliers ! Il le chassera Belzébuth par Belzébuth. Les insectes ravagent les emblayures ? Le remède est tout trouvé : qu'un Couroumba se mette à quatre pattes et bouge comme un veau.

... La famille entière assistait à l'inauguration des labours, à laquelle présidaient deux ou trois Couroumbas. L'un posa sur le terrain une pierre qu'il couvrit de leurs sauvages ; en se prosternant, il l'encensa, l'aspergea avec le sang d'un bouc. Puis il saisit la charrue, la conduisit pendant une minute ou deux et passa la main au paysan ; après quoi, il se retira, emportant la tête de la bête sacrifiée. A la moisson, pour se payer de ses services, il charge autant de gerbes que son dos peut porter ; et après dépiquage, il réclame le soixanteième pour sa part et portion.

Les augustes fonctions qu'ils remplissent aux Quatre-Temps badagases ne les empêchent point de jouer en d'autres occasions les rôles de mimes, sauteurs, flûtiens, prétre et bouffon, filou et artiste, personnage complet. Les pauvres Badagas ont imaginé de lui faire boire du lait en certaines occasions, persuadés que ce breuvage si blanc et si pur, sorti des flancs d'une vache, honnête créature, lui blanchira l'âme, lui inspirera la candeur. Le Couroumba se laisse faire, il nous rappelle et les sauvages Thessaliens auxquels les civilisés de l'Antiquité attribuaient des effrayants pouvoirs, et ces Juifs du moyen âge dont le nom infecta longtemps le démonisme, ces Juifs que le synode d'Elvira interdit aux fidèles d'appeler pour incanter les champs. Pendant plusieurs siècles, les chrétiens se glissaient aux plus sombres réduits des ghettos, y consultaient les périclantes et discours de bonne aventure, quelque parce que passant pour crucifier le Christ. Longtemps le mire juif fut préféré à tous autres : car il était réputé malin en alchimie, en astrologie, en magie noire. L'Ancien Testament, tant en hébreu qu'en latin, passait pour un grimoire redoutable.

LA VIE DE L'UNION

PARIS-BANLIEUE

C. I. Féd. Parisienne, samedi 12 janvier, local habituel. Présence indispensable.

Par suite de circonstances exceptionnelles, l'assemblée générale de la Féd. Parisienne qui devait avoir lieu samedi prochain, est reportée à une date ultérieure.

Groupe des 4^e et 1^{er}. — Mardi 15 janvier, réunion, 10, rue l'Arbalette, chez Barret. Appel général à tous.

Adhésions. Tous à Malakoff, jeudi.

Groupe du 4^e. — Réunion vendredi 11 à 20 h. 30, rue Mademoiselle.

Groupe des 4^e et 1^{er}. — Permanence le mardi soir à partir de 20 h. 30, à l'Indépendance, 48, rue Dubois (18^e). Mardi prochain, 15 janvier, à l'ordre du jour : notre plan de travail.

Le groupe constitue un cercle de documentation sociale, ouvert aux militants et aux sympathisants, tous les camarades que cette question intéresse sont cordialement invités.

Groupe des 4^e et 2⁰. — Pour des raisons de propagande, les camarades habitant les 1^{er} et 2⁰ sont invités à rejoindre momentanément le groupe le plus proche en attendant que les circonstances permettent de reformer le groupe.

Groupe de Livry-Gargan. — Réunion le samedi 12 janvier à 21 heures, au 11, rue de Paris, chez Coulon. Derniers préparatifs pour l'organisation du meeting. Questions diverses. Que tous soient présents.

Groupe de Saint-Denis. — Vendredi 11 à 20 heures 30, réunion au local habituel. Bibliothèque.

PROVINCE

Groupe d'Etudes Sociales de Lille. — Après un long assouplissement, le groupe a repris la lutte avec plus de vigueur que jamais et il entend continuer et même développer son action. Camarades, voulez-vous que l'année 20 soit plus réconde en résultats ? Voulez-vous avoir un groupe solide et actif ? Venez nous aider dans la tâche à accomplir, tous les samedis, à 19 h. 30, rue de Wazemmes, 15^e.

Groupe d'Etudes sociales de Trézé. — La réunion du groupe aura lieu le dimanche 13 janvier, à 9 h. 30, salle de la Marachère. A

cette réunion, une causerie sera faite par un camarade du groupe.

Sujet traité, l'origine du Bolchevisme et son action anti-sociale.

Les sympathisants et les lecteurs du « Libertaire » sont cordialement invités.

Le Secrétaire : L. Moreau.

Groupe d'Etudes sociales d'Orléans. — Le groupe se réunit chaque semaine. S'adresser à Raoul Colin, 31, rue des Murins. Appel aux sympathisants du « Libertaire ».

« Le Libertaire » est en vente au Dépot Central. — Les abonnements au « Libertaire » et les réabonnements au « Flambeau » seront regus après la causerie. Que les camarades en prennent note.

Brest. — Les membres du groupe anarchiste communiste de Brest ont déjà fait appel à différentes réunions aux anti-militaristes, aux anti-politiciens se revendiquant toujours de notre idéal de liberté et de justice.

Nous estimons qu'il serait vain de ressasser dans cette convocation toutes les raisons qui devraient faire un dévoile à chaque libertaire de ne pas abandonner la lutte. La situation actuelle, d'un tragique incontestable, a besoin des efforts de tous les énergies.

L'Union anarchiste-communiste a plus que jamais, sa place marquée dans la bataille. Les anarchistes révolutionnaires ne peuvent plus rester à l'écart, ne doivent plus ignorer leurs groupes.

L'heure est à l'action. Camarades, voulez-vous le champ libre à la réaction, au fascisme ? Croyez-vous que si nous devions être surpris par les événements, nous n'aurions pas notre part de responsabilité ?

C'est, pénétrés de cette perspective que, une fois encore, nous vous lançons ce fraternel appeler.

Nos camarades de la fédération anarchiste de l'Ouest, groupes d'Angers et de Trélazé, attendent que Brest marque sa place et dans la Fédération et dans l'U. A. C. R.

Nous vous convions à une large discussion, le samedi 12 courant, à 20 heures précises, bureau 7, Maison du Peuple.

Prenez chacun nos responsabilités, et à l'action.

Pour le groupe : A. Le Lain.

Groupe Anarchiste Communiste de Toulouse. — Réunion de tous les copains sympathisants le samedi 11 janvier 1929, à 20 h. 30, au siège du groupe, 43 bis, rue Saint-Charles.

Compte rendu financier du groupe et de la librairie, après le meeting : organisation d'une nouvelle conférence. — Le Groupe.

LE LIBERTAIRE

Pour l'action révolutionnaire

M. Nenni, ancien directeur de l'*Avant!*, parlant du nouveau scandale financier qui vient d'éclater — fait les réflexions suivantes :

Une Mme Hanau ne peut mener ses affaires comme elle l'a fait, un M. Klotz ne peut vivre comme il a vécu jusqu'ici, qu'à la faveur de toute une série de compliqués qui mettent en cause le régime lui-même.

Nous en arrivons toujours au fameux « mur d'argent ». Les institutions démocratiques bourgeois ont fait du peuple un roi avec un spectre de carton et une couronne d'étain. Le véritable roi, c'est l'argent. On dirige les affaires de l'Etat dans les Conseils d'administration des banques et non dans les parlements. Plus la vie devient dure et plus s'accroît la puissance du capital. Dans l'ordre national, comme dans l'ordre international, le capitalisme dit la loi. Là est le danger.

Il faut donc dresser l'autorité de l'Etat contre les puissances d'argent jusqu'ici invulnérables.

Voyons. Comment dresser l'autorité de l'Etat contre les puissances d'argent, si l'Etat n'est à son tour qu'une puissance d'argent lui-même ? M. Herriot et le fameux bloc des gauches, ayant cherché non pas à « se dresser contre les puissances d'argent », mais simplement à ne pas leur céder entièrement, se sont vu renverser d'abord, puis rappeler au pouvoir en sous-ordres de M. Poincaré, pour les rendre eux aussi complices des mesures imposées par la finance.

Le fameux socialisme parlementaire transigeant ne justifie-t-il pas son infrançaise par l'avon qu'en entrant dans la galerie ministérielle, il se trouverait toujours impuissant à réaliser quoi que ce soit de son programme, cependant qu'il deviendrait responsable en somme des mesures prises précisément en haine du dit programme ? Impuissant avec des portefeuilles, le socialisme ne l'est pas moins sans, et alors que penser de ce qu'il veut bien appeler son *action parlementaire* ?

Pietro Nenni nous dit encore :

Il n'est pas possible de s'abuser sur certains symptômes de lassitude. Les masses profondes du peuple sont fatiguées de la politique. Tous ces scandales les épuisent.

L'incertitude qui subsiste dans la politique internationale, le pétinement des grandes réformes dans la politique intérieure, les détournements du parlementarisme. Il arrive souvent d'entendre répéter les propos qui sont en quelque sorte les avant-coureurs des autorités : « Ils parlent... ils parlent... jamais une conclusion... » Les vieux déclarent que la démocratie était bien belle sous l'Empire. Les jeunes tendent l'oreille à qui parle de dictature.

Sans doute Annibal n'est pas aux portes de Paris, mais il est temps néanmoins d'aider au nécessaire.

Qui la démocratie, sous l'action des socialistes, se renouvelera, ou le danger, qui n'est aujourd'hui que latent est destiné à devenir réel et immédiat.

Il y ait plus des Jacobins en France ?

Le lendemain, constatant que le parlementarisme pouvait à un moment donné être mis en balance avec la dictature et cette dernière obtenir la préférence, populaire, y voyait l'argument le plus formidable et décisif contre le parlementarisme. Cette chose abjecte, infâme, sanguinaire qu'est la dictature pouvait paraître préférable au parlementarisme, tellement ce dernier se montre impuissant et absurde !

Et Leverdays de conclure logiquement contre le parlementarisme.

Nenni, lui, ne voit évidemment comme remède qu'un parlement avec toujours plus de socialistes. Il servait par trop cruel de lui rappeler les fauves 156 de la Chambre italienne contribuant à l'avènement du fascisme, car ils ne savaient que démontrer une certaine nombre de salariés se trouvent démunis de leur travail, elle demande à ce que soit envisagé un ensemble de mesures permettant la rééducation professionnelle de ces travailleurs, des assurances contre le chômage, etc., dans lesquelles elle réclame sa participation qui exige :

la pleine reconnaissance du droit syndical ; l'institution du contrat collectif ; la collaboration par le contrôle ouvrier, des organisations syndicales à l'application des méthodes nouvelles et à la gestion des entreprises.

Enfin, le C. G. T. affirme sa volonté de

travailler « à toute œuvre loyale de réorganisation économique, de progrès social,

de rapprochement entre les peuples » et réprouve tous « les desseins égoïstes, déviations dangereuses », qui seront combattus avec vigueur.

Quelle tristesse n'éprouve-t-on pas devant un pareil programme d'avenir pour le C. G. T. pour cette C. G. T. qui avait dressé le plus éloquent des réquisitoires contre le système capitaliste, et qui en est réduit aujourd'hui à lier son sort à la prospérité du capitalisme ?

Au fur et à mesure que son pouvoir a grandi, le trouble de la C. G. T. a augmenté et elle a perdu toute confiance en la classe ouvrière, aidée en cela par les politiciens qui gravitent autour d'elle.

Comment la C. G. T. n'aperçoit-elle pas

les rumeurs annonciatrices de la catastrophe qui nous viennent d'Amérique, et qui engloutira tout le système avec elle ?

Comment choisit-elle le moment où, aux Etats-Unis qui a mis en pratique sa formule du maximum de production dans un minimum de temps pour un maximum de salaire, des millions de travailleurs connaissent les transes du chômage pour nous prôner cette voie ?

La C. G. T. n'aperçoit-elle donc plus,

qu'en régime capitaliste, quelle que soit

l'élevation du salaire, il ne sera jamais assez fort pour permettre au travailleur de racheter la totalité de sa production, et que la différence accumulée engendrera le chômage d'abord, la guerre ensuite, car, à des marchés intérieurs saturés de produits, il faut des débouchés ? Toutes les garanties que réclame la C. G. T. sont illusoires dans les cadres du régime capitaliste, souvent même elles se retournent contre elle.

Le contrôle de la production par les délégués ouvriers crée, en ce moment même,

une situation vraiment paradoxale dans les mines du Nord où, leur fonction ayant été élargie, les délégués ouvriers doivent

adresser aux ingénieurs des rapports con-

tenant des suggestions en vue d'accroître

le rendement. Les « Compagnies minières » qui ont une conception très nette de

l'intérêt général — ne manqueront pas de

profiter de ces suggestions pour maintenir

leur production normale avec un person-

nel moins nombreux.

La C. G. T. en perdant de vue le but

fixé au départ, s'expose à toujours s'égayer

sur des chemins de traverse et à déve-

nir le sujet des événements alors qu'elle possède le plus sûr moyen de les domi-

ner. Racamond, dans la Vie Ouvrière, avait

la tâche aisée d'établir le bilan de l'an-

TRIBUNE SYNDICALE

L'AN VIEUX, L'AN NEUF

vieux, de lui faire sa révérence et de sa luer allégrement l'an neuf.

Des centaines et des centaines de grèves se sont déroulées sous la direction de la C. G. T. U. en 1928. Dans cette sphère, la C. G. T. U. est seule maîtresse depuis que la C. G. T. épouvante par l'activité de sa rivale, s'efforce à résoudre les conflits qui surgissent dans le monde du travail par des pourparlers. Et combien il est facile à Racamond de démontrer à ses lecteurs, dont le plus grand nombre ne cherchera pas à en dénier les motifs, que la fait marquant de l'année 1928, c'est l'entrée en force, à côté des pires exploitants du prolétariat, de l'état-major confédéré, et cela d'une façon cynique. Ce n'est plus seulement dans les organismes de collaboration comme le B.I.T. et le Conseil National Economique, mais sur le terrain de l'action directe, comme briseurs de grève, que Jouhaux et Consorts s'avèrent les farouches défenseurs de la rationalisation capitaliste.

Et, croyant avoir triomphé définitivement de la résistance des partisans de l'indépendance du syndicalisme dans la C. G. T. U., Racamond, descend à écrire que « l'année 1928 aura vu, en outre, la défaite définitive de l'anarchosyndicalisme suffisant à tout ». Le Congrès de la C. G. T. S. R. qui s'est tenu à Lyon, est passé inaperçu des travailleurs, et beaucoup de militants apprendront, en lisant ces lignes, que cette organisation moribonde existe encore. Que la C. G. T. S. R. soit moribonde, cela n'augmente en rien l'influence de la C. G. T. U., pas plus que ce qui naît dans son propre flanc et qui entame considérablement son crédit.

Pour l'avenir, la C. G. T. envisage la continuation de la bataille ouvrière livrée en 1928 sur tous les points du territoire, étant donné que dans le monde entier : « la course à la production, placée sur le double signe de la concurrence des impérialismes rivaux et du profit, se poursuit inexorablement ». Naturellement, dans l'avenir comme dans le passé, direction de l'action solidaire avec le parti communiste.

De ce côté, comme de l'autre, aucune tentative de redressement des erreurs passées. Au contraire, accentuation des égarements et impossibilité de plus en plus grande de rapprochement.

Cette année comme l'autre, les deux Confédérations neutralisent la partie de leur action qui pourrait être utile au prolétariat. Le capitalisme se chargera de tirer profit de l'autre partie. A. G.

DANS LES SYNDICATS

ALT. — C.G.T.S.R. — Se convoque à tous les adhérents et sympathisants de los Cuadros Sindicales à una reunion que tendrá lugar en el sitio de costumbre, el sábado 12, de Enero. Se ruega la asistencia de todos.

For los Cuadros Sindicales y el Secretario.

DANS LE S.U.B.

Jueves 17 janvier, a 18 heures : Asamblea General del S. U. B., Salle Bondy. Bourse du Travail.

Permanence du Dimanche. — 13 janvier : Desminères ; 20 janvier : Fontaine ; 26 janvier : Litt Auguste.

Réunions des sections suivantes. — Vendredi 11 janvier, à 18 heures. Monteurs en Chauffage, Salle de Commission, 1^{re} étage. Bourse du Travail.

Dimanche 13 janvier, à 9 heures du matin. Cimentiers, Maçons d'art et Aides, petite salle des Grèves. Bourse du Travail.

Charpentiers, Pierre, Démolisseurs, Salle de Commission, 2^{re} étage. Bourse du Travail.

Briquetiers. Bourse du Travail.

Paveurs et Aides. Bourse du Travail.

Communications Diverses

NECROLOGIE

Notre bon camarade Daunis, le si actif militante de Narbonne, vient de perdre d'une façon particulièrement émouvante sa petite fille âgée de huit ans.

Où il veillera bien, ainsi que sa compagne, trouver ici l'expression de toute notre sympathie en ces dououreux moments.

L.U. A. G. R.

La Chanson de Paris. — La prochaine soirée organisée par « La Chanson de Paris » aura lieu le jeudi 18 janvier, à 20 h. 30, au « Palais des Fêtes » 109, rue Saint-Martin. Les Chansonniers, Poètes et Compositeurs Pierre d'Anjou, Pierre Duc, René Devilliers, Lucien Gélas, André Hardy, Jeanne Leroy-Denys, Roger Lucas, Victor Vallois et Paul Weil se feront entendre dans leurs œuvres. Mimes Jane Délot, Isabelle Fusier, Myrtle Hubert, MM. Félix Boisson et Jean Sorbilli interpréteront des poèmes et chansons de leur répertoire. La séance se terminera par « Le Professeur dupé », sketch de Georges Gérard, interprété par Mlle. Simone Fréglé et l'Auteur.

Le piano d'accompagnement sera tenu par Mme Alice Bernay.

Groupe Esperantista Ouvrier : Lundi 14 janvier 1929. — Réunion du groupe de Paris (S